BULLETIN DU FESTIVAL N°1/DAKAR COURT 2021

Du lundi 6 au samedi 11 Décembre, DAKAR rimera avec COURT.

L'édition 2021 du Festival International de Courts-Métrages DAKAR COURT sera dans la lignée des éditions précédentes, tout en proposant une programmation plusriche et des nouveautés : **DAKAR COURT Critique,** un nouveau programme de formation destiné aux jeunes journalistes culturels et un nouveau prix, le **Prix de la Meilleure Production Journalistique.**

Fier de son succès populaire et fort du soutien de ses partenaires historiques et de ses nouveaux partenaires, **CINEMAREKK/DAKAR COURT** est donc une fois de plus présent et fidèle à sa ligne de conduite : faire de Dakar un pôle de développement qui intègre toutes les dimensions du 7e Art.

Je tiens à remercier ici les encadrants de Talents **DAKAR COURT Critique,** Baba Diop et Olivier Barlet ainsi que tous nos partenaires pour leur présence dans cette belle aventure cinématographique construite ensemble pour mettre à l'honneur le court-métrage de fiction avec comme coeur battant la jeunesse africaine et sa diaspora.

Moly KANE
Président de CINEMAREKK/DAKAR COURT

Editorial

Les textes que vous offre ce bulletin sont écrits par la trentaine de journalistes et étudiants en journalisme réunis lors d'un atelier d';une semaine qui a précédé et qui poursuivent le travail durant le festival. Animé par Baba Diop et Olivier Barlet, cet atelier a permis de visionner les films de la compétition et de les discuter de façon critique. Ce fut un magnifique échange, la synergie du groupe permettant de fines analyses dont vous retrouvez les traces dans ces écrits.

L'atelier a été introduit par un exposé sur l'Histoire des cinémas d'Afrique et un autre sur la critique elle-même ainsi que sur le vocabulaire du cinéma, mais très vite, ce fut la pratique de l'analyse et de la critique qui fut expérimentée à partir des courts métrages visionnés. Nous avons manqué de temps pour aller plus loin dans la critique de la critique : il aurait fallu soumettre collectivement les papiers au groupe, mais ce fut fait sur le whatsapp créé pour l'occasion.

Suite page 2

SOMMAIRE

P.2_ La critique Cinématographique
P.3_ Astel
P.4_ Aboula Ngando
P.5_ La Reine Kayam
P.6_ Le Retour
P.7_ Mthunzi
P.8_ Sukar
P.9_ Taajabone
P.10_ Films en compétition

L'atelier fut perturbé par les trois jours de grève des transports, les participants demeurant en banlieue éloignée ayant beaucoup de mal à rejoindre le groupe, mais leurs efforts parfois désespérés pour venir quand même a montré leur soif d'apprentissage et de savoir.

Un bilan (sous la forme de contributions anonymes) a été tiré de ces cinq jours de travail intense. Au-delà des remerciements à l'organisation et aux formateurs, retenons la volonté de poursuivre la démarche et de travailler davantage sur la méthodologie. L'écriture est un exercice difficile qui demande expérience et pratique.

Quelques extraits significatifs de ces réactions de bilan : ''Nous sommes désormais attentifs au sens des techniques de prise de vue, comment interpréter et comprendre les mises en scène.'' – ''Je me suis vite sentie à l'aise, cela m'a aidée à comprendre le sens des films, de la vie aussi, ma peur de m'exprimer en public s'est complètement dissipée.'' – ''Je vois une scène dans la rue et, sans le faire exprès, ou inconsciemment, je me mets à interpréter ces faits, à me poser des questions, comme si la réalité que je vis était devenue un film !''
La critique qui développe l'esprit critique et un nouveau regard : c'est le but de toute écriture critique.

Baba Diop et Olivier Barlet

La critique cinématographique

La critique cinématographique est l'art de proposer des éclaircissements et d'apporter des éléments de débat sur les films. Le 1er niveau est l'explication : déplier les significations de ce que nous montre le film. Le 2ème niveau consiste à évaluer sous forme d'analyse à partir de notre regard. Le but est de développer l'esprit critique du spectateur tout en assurant au film visibilité et existence médiatique.

Le but de la critique c'est de muscler, d'éclairer le regard des spectateurs. Il faut savoir que le cinéma n'est pas là pour donner des messages ou des solutions, mais pour nous poser des questions et donc d'aiguiser notre réflexion, en nous référant sur nos sentiments, notre vie, notre entourage. La critique a cette force, cette puissance d'aiguiser notre curiosité. Un article de critique de cinéma propose une appréciation personnelle et subjective d'un film afin d'inciter le lecteur à le découvrir. Il doit fournir un jugement cohérent sur la forme et le fond du film fondé sur des arguments et des exemples précis. En ce sens la critique d'un film assure le passage du regard d'un « spectateur lambda » au regard d'un « spectateur cinéphile ou critique de film ». L'écriture d'une critique de film suppose une réflexion première sur les aspects qui nous semblent les plus importants.

Il n'existe pas de règle préconçue pour rédiger un article sur un film. Il s'agit de sensibilité et surtout de dosage entre ce que nous renvoie le film et les éléments objectifs de nos connaissances. Autrement dit, de nous baser non seulement sur la thématique et le récit mais aussi sur les éléments esthétiques du film (plans et montage, mise en scène, bruits et musiques, caractères et jeu des personnages, éclairages et ambiances, décors, environnement, etc.) ainsi que noš pensées, les sentiments provoqués par le film, notre vécu, notre culture. Pour faire de la critique de cinéma, il faut de la compréhension, de l'attention, être court, clair et concis. Et surtout ne pas raconter le film comme l'a dit Michel Ciment, célèbre critique français : « Je crois beaucoup à l'image. C'est une banalité de dire ça, parce que le cinéma est un art visuel, mais souvent les comptes rendus de films que l'on lit sont des résumés de romans. On ne parle pas du montage, de la lumière, du mouvement de l'appareil, du jeu des comédiens, de tout ce qui fait le cinéma. On vous raconte l'histoire. Or, le cinéma, ce sont des formes visuelles ! »

Les outils essentiels de la critique cinématographique restent la lecture et le visionnage de films pour pouvoir faire évoluer constamment la culture générale permet tant une plus grande pertinence des analyses.

Fatoumata Bintou Eileen Traoré
Astou Ndame Diagne

Astel, de Ramata-Toulaye Sy (Sénégal, 24')
Entre Féminité et Patriarcat

Les questionnements d'une jeune fille sur l'attitude de son père, qui décide fortuitement de lui faire comprendre qu'elle est devenue une femme et que sa place reste auprès des femmes.

Nous sommes à la fin de la saison des pluies au Fouta, une région au nord du Sénégal. Astel, treize ans, accompagne tous les jours son mentor qui n'est autre que son papa au pâturage.

Souvent méprisées mais combattantes, les femmes occupent le débat dans le cinéma, et ceci depuis les débuts des cinémas d'Afrique. Pour autant, "Nous avons tous les devoirs des hommes, mais aucun de leurs avantages" entendait-on dans "Faat Kiné" de Sembène Ousmane en 2000.

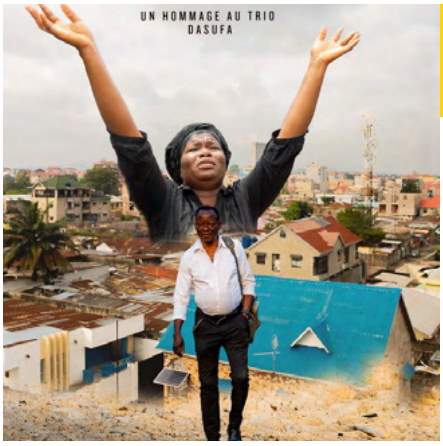
C'est le rôle et la place de la femme dans la société qu'interroge Ramata-Toulaye Sy avec "Astel". Frêle petite fille de 13 ans, Astel a développé grâce à son père une grande sensibilité envers les vaches. On ne mesure pas la force au gabarit et encore moins au genre : dans de savoureux dialogues, Astel se confronte à son père qui met en cause sa corpulence.

Ce père est protecteur et clairvoyant. Astel peut lui répondre sans crainte de représailles, encore moins de remords. Pourtant, c'est lui qui va orchestrer la séparation. Il se conforme ainsi à la tradition immémoriale que la prise de vue et le bruitage rendent palpable : puits, bols, bœufs, buisson, vent, etc. Les costumes magnifient la culture peulh, sans oublier l'habitat... Tout s'exprime dans les jeux de regard : compassion, rupture, mépris ou désir. A voir celui du berger, le père comprend que sa fille est en âge de se marier.

La pudeur est de mise dans la société peulh où père et fille n'abordent pas des sujets jugés tabous. Bien nouer son pagne n'est pas seulement paraître correct, mais aussi signifier l'abstinence jusqu'au mariage. C'est ainsi avec une grande économie de dialogues qu'Astel aborde le patriarcat, l'amour, le respect, l'éducation et la sororité.

La tradition contre la passion ? Le poids social qui pèse sur la femme sera difficile à porter dans un monde émancipé. Femmes, devrons-nous nous résigner ou être responsables et libres de nos choix ?

Mbaye Laye Mbengue
Ramatoulaye Sy
Babacar Sy Seye



Aboula Ngando, de Marcus Onalundula (R.D.Congo, 20'42)

Le fonctionnaire peu enviable

Dans le film qui porte son nom, Aboula Ngando n'a rien de ces fonctionnaires enviables, malgré ce que représente ce statut en Afrique. Il semble pouvoir honorer ses dettes, mais reste piégé par ses désirs mondains et les aléas de la vie à Kinshasa.

Pourtant fonctionnaire, Aboula Ngando a un sort peu enviable. Alors qu'il venait à peine de s'acquitter de ses dettes, il en contractera d'autres, se souciant bien peu de sa situation de précarité. En fait, Aboula Ngando est un homme faible : il est au bureau quand il est dans le besoin, mais devient fêtard dès qu'il touche sa maigre paye et sautesur un débit de boisson où sa maîtresse l'attend. Alors qu'au même moment son épouse s'inquiète sur le sort que lui réservent ses créanciers...

Devons-nous rester des bêtes au bureau ? Allons-nous apitoyer sur notre sort parce que la vie ne nous sourit pas ? Est-il toujours possible de rester fidèle à la mère de nos enfants ? Aboula Ngando, face à toutes ces questions, cède à la liberté. Dans la veine des sketchs du théâtre populaire congolais (semblable aux Bobodiouf ou Koteba en Afrique de l'Ouest), Marcus Onalundula ne pouvait pas mieux rendre hommage au trio humoristique « Dasufa » qui parodiait les forces armées avec les pseudos militaires que furent le commandant Danga, Caporal Mulumba et Sergent Abula Ngando. Ils ont marqué les années 80 par leur bouffonnerie directement tirée de la satire du quotidien. Sans avoir effectué les études appropriées, ils furent des peintres de la société et ont inspiré plusieurs générations d'humoristes.

En reprenant le personnage d'Aboula Ngando, le réalisateur dresse le portrait d'un homme, certes optimiste, mais victime de son insouciance. Son utilisation du suspense en montage parallèle fonctionne à plein et déclenche l'hilarité générale de la salle. Dans un Congo où chacun lutte pour survivre, un tel humour sur ses conditions de vie réjouit d'autant plus que le film est rythmé par les standards de Tabu Ley et Koffi Olomidé. Comment allait réagir sa femme si elle découvre où était son mari ? C'est une scène qu'on aimerait aussi voir !

Amadou Dia

« La Reine kayanm » de Nicolas Séry
(Ile de la Réunion, 21')
L'éloge du métissage culturel

Pour un coup d'essai, c'est un coup de maître pour le réalisateur réunionnais qui signe une première œuvre attendrissante sur les enjeux du métissage culturel à travers la musique et l'affirmation de soi dans le monde moderne.

Le jeune Ray est passionné de musique moderne, mais il a aussi reçu un kayanm, instrument de musique traditionnel, à l'enterrement de sa mère qui en était "la Reine" pour avoir donné à l'instrument ses lettres de noblesse. Le Kayanm incarne à lui seul l'âme de la musique réunionnaise. Il résume l'histoire de l'île, notamment l'héritage des esclaves dans les plantations de canne à sucre, symbole de tout un peuple. Absente du film, la Reine Kayanm y est a plus présente : comme l'écrivait Birago Diop, « les morts ne sont pas morts ». Elle vient d'ailleurs furtivement bénir son fils lorsqu'il décide enfin de s'approprier cet instrument qu'il avait laissé de côté, seul instant magique dans ce film profondément ancré dans la réalité.

En quête d'identité, Ray reste dans le déni de la perte de la mère, reportant toute sa rage sur sa batterie de musique en plastique. Il méprise son père qui perpétue un héritage pour survivre : la culture de la canne à sucre, où Ray ne voit qu'un passé esclavagiste, les souffrances du peuple de l'île de la Réunion. Il en est de même du Kayanm.
Comment Ray va-t-il résoudre ses contradictions ? Une histoire d'amour jouera son rôle…
A la violence du rock métal illustrée par le tee-shirt à tête de mort de Ray, le réalisateur oppose la douceur du Kayanm. En le jouant, Ray retrouve une certaine quiétude. La musique sert ici de catharsis pour favoriser la réconciliation entre le passé esclavagiste et le présent. La distribution des rôles, le Noir jouant du Kayanm, et la jeune fille blanche à la guitare, traduit cette vision du métissage.
Il s'agit donc de faire la paix avec son passé pour regarder ensemble dans la même direction. Peu à peu, le film s'ouvre à la nature en plan large avec une grande ouverture de champ, clef de la sérénité. Le réalisateur fait ainsi sien l'assertion senghorienne « enracinement-ouverture », véhiculée par la langue du film, le créole, symbole de métissage. Cela place les instruments de musique traditionnelle sur le même pied d'égalité que les modernes. Le métissage culturel serait-il l'avenir du monde ? Entre préservation du patrimoine et nécessité de s'ouvrir aux autres, le réalisateur invite, comme Frantz Fanon, à surpasser les souffrances et se réinventer en créant des ponts entre le passé et le présent.

Ndeye Aida Dia
Alain Bonang
Bamba Ba

Le Retour, d'Isabelle Christiane Kouraogo (Côte d'Ivoire, 17')

Salimata, une Sénégalaise faisant ses études au Maroc, décide de retourner au pays pour voir sa mère dans une situation critique. Que lui réserve ce voyage périlleux faute de moyens ?

Passionnée de cinéma et de numérique depuis son enfance, Isabelle Kouraogo, originaire de Côte d'Ivoire, s'est lancée dans la réalisation. Après un début de carrière dans le milieu de la télévision, et voulant se consacrer au cinéma, elle est allée l'étudier à l'École Supérieure des Arts Visuels de Marrakech (ESAV).

Sans doute est-ce la raison pour laquelle elle réalise Le Retour, où l'on retrouve une jeune Sénégalaise qui part en stop du Maroc pour passer la frontière Mauritanienne et rejoindre sa mère malade. Ce retour au pays sans moyens la confronte à la crainte des chauffeurs inconnus, à commencer par Rachid qui la prend dans sa camionnette, engage la conversation et commence à lui faire des propositions pas claires. Une sorte de rodéo des sentiments se met alors en place entre Salimata, à la fois méfiante et triste, sur une route sinueuse et désertique.

Elle ne manque pas de de courage et de détermination. Mais entre le squelette en pendentif dans le camion et le revolver repéré dans la boite à gants, on sent bien que c'est la mort qui la menace. Isabelle Kouraogo puise dans les codes à la fois du western et du suspense hitchcockien pour orchestrer la confrontation entre les deux protagonistes qui sortent à peine du huis-clos de la cabine du conducteur, jusqu'à une altercation tendue. C'est alors qu'une inversion déterminante se produit qui fait du Retour une fable initiatique jusqu'à un final lui aussi très western.

Tendu, poignant, passionnant et très maîtrisé, le film nous tient en haleine pour nous proposer un retournement tout en subtilité qui met en avant l'apport des cultures noires dans une société en perte de ses valeurs morales.

Ansoumana DASYLVA
Mamadou BA
Babacar FADERA

Mthunzi de TEBOGO MALEBOGO [Afrique du Sud, 8’30],
Quand la bonne action se trouve piégée par les stéréotypes sur les Noirs

En rentrant à pied de ses courses, MTHUNZI est invité à aider une femme blanche prise d’une crise d’épilepsie. Et le voilà rapidement pris au piège par le danger de faire la bonne action dans un pays où les préjugés sur les personnes de couleur sont encore teigneux.

Tebogo Malebogo montre très habilement comment la Nation Arc-en-Ciel est aujourd’hui encore transpercée par l'héritage de l'apartheid. Basé sur des faits réels et ancré dans l'histoire actuelle et passée de ce pays, film d'une grande tension, tant par l'excellente performance de ses acteurs que par la force de son sujet, Mthunzi résonne avec la réalité du monde actuel.

mise en scène décrit une situation absurde, car MTHUNZI s’est retrouvé au mauvais endroit au bon momentIl est piégé malgré sa bonne action par les préjugés inconscients d’une société sud-africaine où une personne noire vue dans une maison de Blancs est automatiquement un dangereux intrus. Les deux femmes blanches se voient obligées de lui demander de l’aide, mais face à un autre élément inattendu, c’est un malentendu total et le drame n'est pas loin.

Malebogo pose ici toutes les bonnes questions par le biais d’une intrigue passionnante, mais de manière subtile, en accumulant les signes de gêne de Mthunzi et en convoquant les ficelles hitchcockiennes du suspense, renforcé par l'éclairage tamisé de l'intérieur de la maison.
Ce court métrage traite de questions complexes d'une manière magnifiquement simple.

Awa DIOP
Oussama M SAGNA
Amadou DIA

SUKAR de Ilias El Faris (Maroc, 9'44)
Désir, interdits et libertés.

Sur une plage au Maroc, deux adolescents flirtent. La monstration d'un désir, interdite dans une société fortement conservatrice.
SUKAR dessine les contours d'une réalité sociale sous surveillance de l'autorité patriarcale dans son opposition à tout désir de liberté. Le film critique ainsi la société marocaine tiraillée entre valeurs traditionnelles et aspirations d'émancipation.

Nous voici donc lors d'une journée ordinaire à la plage, ensoleillée et bercée par les vagues : un décor où se retrouvent toutes les composantes de la société. Le rôle de chacun y est défini sans que personne ne mesure la portée de l'autre.

Le film présente ainsi une myriade de dualités. Désir exprimé et désir refoulé. L'expression de l'amour est réprimée alors que la violence physique est tolérée. Une violence qui détourne l'attention des enfants alors que le jeu amoureux du couple les excitait.

Nisrine BENCHARA réussit une belle interprétation d'une adolescente rebelle, provocatrice et sensuelle. Elle dicte son désir, sa liberté, à travers le partage d'une sucette rouge avec son amoureux. La jeune femme ose la transgression et l'assume avec son compagnon en rigolant des conséquences.

Ilias El Faris, montre avec subtilité une société vigie d'une tradition envahissante. Le cheval, ancré dans l'Histoire marocaine, s'impose en tant que force publique. Il représente une culture oppressante sur une plage espace de libertés. Dans les différentes déclinaisons du plaisir (boule rouge), on retrouve la symbolique du « fruit interdit » : le sucre, à la fois permis, interdit et toléré.

L'amour face à la violence : une dualité subtilement représentée en profondeur de champ par un baiser-volé des adolescents lors de la séquence de la bagarre.

En somme un film coloré qui explore et interpelle une société en mutation en affirmant une volonté et une confiance en un avenir serein et heureux.

Ibrahima Diallo
Judith Ekwalla
Cheikh Kane

« TAAJABONE », de Fatima Bathily (Sénégal, 21'30)

Entre solitude et culpabilité

Il est très astucieux d'évoquer l'émigration clandestine pour mettre la lumière sur le deuil post-traumatique.

Saly est une jeune mère qui culpabilise pour la mort de son époux péri en mer - une rupture inattendue qui enfante plein d'interrogations chez elle. Malgré le soutien mystique et moral de sa mère, elle n'arrive pas à se refaire une nouvelle vie, jusqu'au jour de la fête de ''Tamxarit'' qui marque le nouvel an, d'où le titre « Taajabone ». Produit dans le cadre de la troisième édition d'Up courts métrages organisée par CINEKAP (structure de production indépendante basée à Dakar), ce drame intime multiplie les connotations africaines : le xalam, le moulin, le tam-tam, le couscous.

« Jusqu'à ce que la mort nous sépare » : accepter ce pacte veut-il dire faire le deuil de son amour quand l'aimé est mort ? En misant sur la psychologie du personnage, la réalisatrice, dans un style pudique et épuré, arrive à nous faire réaliser l'importance d'accepter une brutale et fatale rupture amoureuse. Pour cela, Fatima Bathily aide le spectateur à s'interroger sur l'état émotionnel et psychologique d'une personne qui perd son partenaire amoureux. Peut-on aimer à nouveau ? Peut-on vraiment refaire une vie auprès d'un autre après avoir perdu le premier amour ? Saly va-t-elle continuer à briser le verre inutilement ou bien va-t-elle enfin pouvoir tourner la page ?
Pour elle en effet, ce qui est le plus dur n'est pas de perdre l'être le plus cher mais de se sentir responsable de sa mort. Partagée entre solitude et culpabilité, le visage de Saly, performance de l'actrice, témoigne sans trop en faire de l'intensité de son chagrin. Elle n'est pas la seule d'ailleurs. Les acteurs dans ce court métrage ne sont pas dans l'excès. Ils expriment bien l'harmonie familiale, la solidarité fraternelle et le rôle de l'oncle sur l'orphelin.

Le traumatisme illustré dans la séquence où Saly marche hâtivement dans la rue à la recherche de la maison d'une femme qu'elle pense perdue en pirogue rappelle une séquence de « Sagar » de Pape Abdoulaye Seck dans laquelle Amina, l'épouse « traumatisée » par ses fausses couches, cherchait son bébé imaginaire dans un dépôt à ordure.
C'est dans ce type d'émotions que « TAAJABONE est un film attachant. L'émotion est à son comble lors du générique de fin avec les paroles de la chanson à succès interprétée par la chanteuse sénégalaise Dieyla : elles nous enseignent la beauté de l'amour et l'éphémérité de la vie dont il faut profiter (avec les personnes que nous aimons) pour avoir de beaux souvenirs, parce qu'au bout du compte ce n'est pas nous qui choisissons lesquels ongarde.

Sadany Sow
Adama Aidara
Salamata Ousmane Diallo

FILMS EN COMPÉTITION

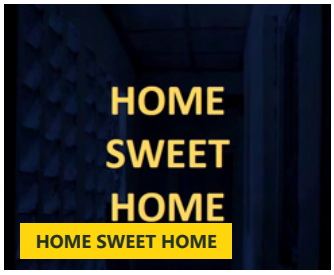
ASTEL

POUSSIÈRES D'ÉTOILES

ICEBERG

ABOULA NGANDO

PROJET H



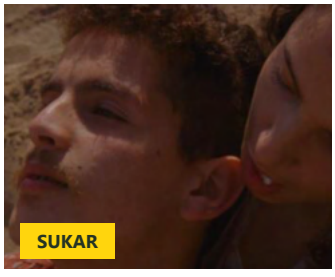
HOME SWEET HOME

LES ANNEES D'ILLUSIONS

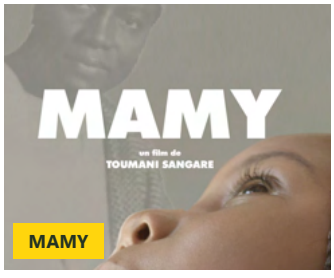
REINE KAYANM

LE RETOUR

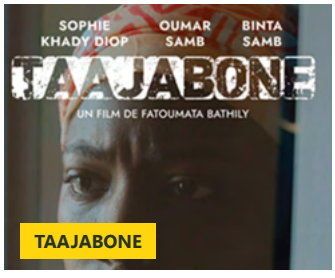
MTHUNZI


SUKAR

LA DANSE DES BÉQUILLES



MAMY



TAAJABONE

AMBASSADE DE FRANCE AU SÉNÉGAL

CINEMAREKK

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION

INSTITUT FRANÇAIS

FESTIVAL INTERNATIONAL DE COURT-MÉTRAGE DE DAKAR

DAKAR COURT

DU 06 AU 11 DÉCEMBRE 2021

Dakar court

Édition #4

DAKAR COURT

FESTIVAL INTERNATIONAL DE COURTS-MÉTRAGES

PROJECTION DANS LES SALLES DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU SÉNÉGAL À DAKAR ET DE CANAL OLYMPIA

CANAL OLYMPIA · france•tv · france•tv •2 · TV5MONDE · AWOTELE

LES CONTRIBUTEURS :

Ansoumana **DASYLVA** - Astou Ndame **DIAGNE** - Bamba **BA** - Babacar **Fadéra** - Awa **DIOP**
Mamadou **BA** - Diawé **BA** - Diawé **KOUATÉ** - Cheikh **KANE** - Amadou **DIA** - Mamadou Oumar **KAMARA**
Judith **EKWALLA** - Babacar **NDIAYE** - Fatoumata **TRAORÉ** - Isabelle **N'DIAYE** - Sadany **SOW**
Mamadou Oumar **KAMARA** - Marie Cathérine **AMDI** - Amy Andrea **SENE** - Babacar Sy **SEYE** - Ramatoulaye **SY**
Malick **GAYE** - Oussama Monique **SAGNA** - Khadija **SY** - Adama Aidara **KANDÉ** - Salama **DIALLO**
Ibrahima **DIALLO** - Amy **PAYE** - Ndeye Aïda **DIA** - Mame Sack **MARIAMA** - Alain **BONANG**

Suivez-nous:
www.festivaldakarcourt.com
DAKAR COURT Live : https//www.youtube.com/channel/UCMpj3g-brWTwM0Xp3ViGeYg
Facebook : @DakarCourt - Instagram : @festivaldakarcourt

DAKAR COURT 2021 - BULLETIN N°1 - ÉDITÉ PAR CINEMAREKK / DAKAR COURT
© 2021 - Dakar Court - Tous droits réservés. Toute reproduction partielle ou intégrale des textes et/ou des documents est interdite sans l'autorisation expresse de l'éditeur.